

Le conte aujourd'hui

Christian-Marie Pons

Numéro 116, hiver 2000

Contes et légendes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56143ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pons, C.-M. (2000). Le conte aujourd'hui. *Québec français*, (116), 89–91.

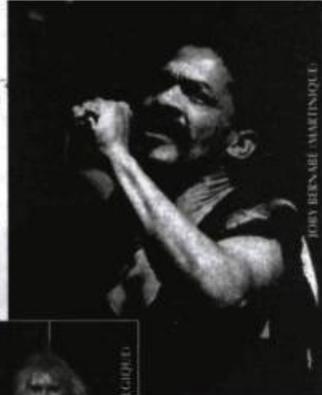
Le constat est maintenant établi : le conte, cette vieille pratique désuète à peine bonne à endormir les enfants il y a encore dix ou quinze ans, a rejailli depuis, un peu partout (en Europe, aux États-Unis, ici, ...) et avec force. On semble redécouvrir le métier du conteur — certains en font profession et peuvent en vivre — ; éclosent les festivals de la parole qui trouvent leur public, assez pour évoquer depuis quelques années un « renouveau du conte ¹ ». Le phénomène est suffisamment important, et somme toute assez surprenant, pour qu'on l'interroge.



FRANÇOIS LAVALLÉE (QUÉBEC)



RUDO BRACCIANI (BRÉQUET)



JOBY BÉNEVISE (MONTREAL)

Le conte aujourd'hui *

Le propos de ces quelques pages n'est pas tant directement d'expliquer la raison de ce retour du conte que d'observer, plus humblement, à partir de quelques repères ce que devient le conte et sa pratique, aujourd'hui, en 1999, au seuil d'un second millénaire pourtant plus obnubilé semble-t-il par les aléas d'un bogue informatique que par la destinée de fées.

PAR CHRISTIAN-MARIE PONS*



voquer le conte, il n'y a vraiment pas si longtemps, pouvait se résumer à quelques traits. On le consommait figé sous l'écriture des frères Grimm ou celle d'Andersen, on le réservait à la chèvre de M. Seguin, aux morceaux choisis parmi les plus sages des *Mille et une nuits* ; le tout, le plus souvent, sous couvertures cartonnées d'albums joliment illustrés pour le rayon jeunesse. Il vivait rond et doux dans la version américanisée des images naïves de Walt Disney, toujours à destination des enfants. Ou bien encore, en d'autres lieux, on le voyait disséqué sous les formules morphologiques de Vladimir Propp et de ses disciples narratologiques. Le conte enfin, exhumé comme fragile vestige archéologique et précieusement recueilli, se retrouvait plus ou moins délicatement écartelé par l'anthropologie structurale en quête de contrastes essentiels révélateurs de civilisations disparues ou en voie de l'être. Il survivait, dit-on, dans quelques sociétés lointaines et archaïques. Au plus proche de nous, peut-être, l'image un peu floue déjà souvenir d'un mononcle violoneux et roulant des yeux au récit endiablé d'une chasse-galerie un soir de petite neige durant le temps des fêtes et dans l'odeur des pipes.

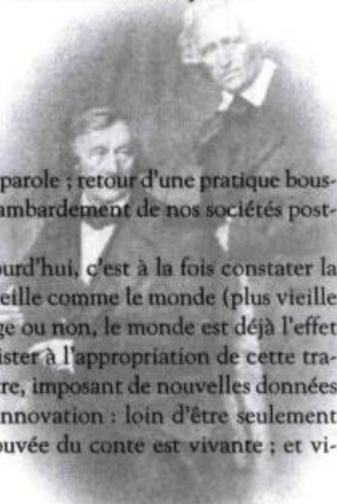
Et puis retrouvailles un peu soudaines, au seuil des années quatre-vingt ², d'une dimension pourtant essentielle au conte, son oralité. Résurgence, avec la parole, des conditions mêmes de celle-ci : présence d'un conteur ou d'une conteuse, présence d'un

auditoire avec qui partager cette parole ; retour d'une pratique bousculée, oubliée, dans le grand chambardement de nos sociétés post-industrielles.

Observer cette pratique aujourd'hui, c'est à la fois constater la réhabilitation d'une tradition vieille comme le monde (plus vieille encore diront certains, mensonge ou non, le monde est déjà l'effet d'un conte), mais c'est aussi assister à l'appropriation de cette tradition par une modernité, la nôtre, imposant de nouvelles données culturelles mais source aussi d'innovation : loin d'être seulement commémorative, la parole retrouvée du conte est vivante ; et vivante, elle invente.

Une échappée de l'écriture

Tradition et nouveauté le plus souvent se mélangent, mais ce qui les unit aujourd'hui dans la parole du conte semble le plus sûrement cette permission qu'elle s'accorde d'échapper à l'écrit. Légèreté des paroles qui n'ont pas à rester, c'est une des libertés du conte que l'écriture, dans son intention de mise en mémoire, avait enfermée. Le conteur ne transporte que ses canevas, le reste, il l'improvise au gré du lieu et du public ³. Ainsi en est-il des récits eux-mêmes et de l'enchaînement des récits entre eux, d'autant plus si la soirée réunit plusieurs conteurs différents. En cela déjà, la performance du conte se distingue du théâtre : la parole ici n'est pas un texte captif de ses répétitions ; le conteur n'est pas acteur, il raconte. Il ne joue



Les frères Grimm

pas. Il n'a pas à endosser d'autre personnage que celui qui sait l'histoire, son seul rôle est celui de narrateur, sa seule latitude, celle des jeux permis à cette fonction comme témoin plus ou moins truqué de l'événement rapporté. Pas de costume, ni de mise en scène ; pour seul accessoire, le plus souvent, un regard et la bouche, pas de décor ; juste une personne, assise sur une chaise, suffisent. Petites salles, sans micro, sans effet lumineux ni *boucane*, le conte en scène a priori n'a rien à voir au départ avec le monumental du show business.

La sobriété de l'installation ajoutée à la parole la dimension de l'éphémère. Le conte est garant d'une éternelle fraîcheur à ne pas devoir être définitif. Dans le chant des mots, le conte refait le monde, il l'invente ou le découvre, il le cautionne sous couvert d'histoire. Mais aussitôt clos, aussitôt tu, l'univers convoqué s'évapore comme un mirage dûment bouclé par l'épilogue de convention ; aparté sur le monde, le tableau chamarré et fantasque s'efface. Du récit relaté ne reste que souvenir du moment. Une autre histoire peut commencer. Le conte s'écrit sur le sable, il ne se grave pas sur la pierre. Plus proche de la musique, le conte s'oublie bientôt dans le plaisir de le réécouter, une autre fois, déjà différent. L'évanescence que je signale n'est pas une marque de futilité, elle souligne l'essentiel du présent partagé entre conteur, auditoire, et conte.

Foncièrement fabuleux, le conte, s'il en joue, ne s'embarasse guère de principes institués, figés. Plus musique qu'écriture, le récit oral se libère du littéraire. Et même si le genre a ses contraintes, ses traditions, on le sent ouvert, dès qu'il est pratiqué, à la vie des adaptations et variations novatrices. L'instabilité des mots qu'on dit volatiles est toute prête aux arrangements, friande d'anacolutes, curieuse de nouvelles formes.

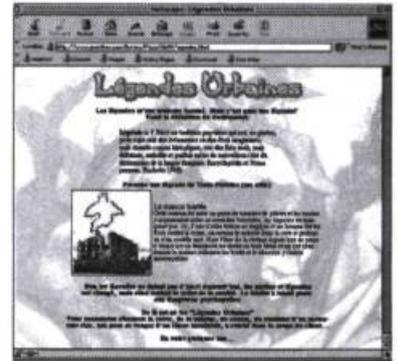
Les lumières de la ville

Le conte n'est plus forcément là où on l'avait laissé, avant sa capture par le livre, mais avant aussi, dit-on, que les médias (radio, puis télévision) n'envahissent la soirée des chaumières ou que, même, ces dernières se vident en exode pour la ville. Des médias, il faudra sans doute relativiser la responsabilité quant à la mort du conte à l'époque et peut-être penser qu'au contraire ils ont su redonner à la parole une place qu'elle avait déjà peu à peu perdue. Des médias encore, souligner aujourd'hui leur appui au conte, par la diffusion et l'amplification dont ils sont capables⁴. Bien sûr, face à la veillée traditionnelle, les médias ont ce grand handicap d'être justement des *médias* et de ne pouvoir servir l'immédiateté du conte, la présence et la proximité du conteur sur sa chaise assis à quelques pas, dans l'intimité de son public, car c'est là l'un des charmes précieux d'une soirée de conte (déjà le port d'un micro personnel par le conteur, le transport de sa voix par un système de son implique une distance compromettante).

De la ville, aussi, ne point trop l'accuser d'être à contre-conte sous prétexte que le conte, par tradition, est plutôt d'origine rurale au moins dans ses imaginaires, à l'époque où c'est dans le bois qu'on perd le petit Poucet, pas dans un bidonville, que c'est encore dans la forêt que la petite fille en rouge se fait bouffer par le méchant loup, pas dans une venelle. Simplement qu'en ce temps-là les villes étaient rares, à part celle où vivait le roi et sa fille. Quoi qu'il en soit, c'est bien en ville que le conte renaissait récemment et c'est principalement en ville qu'il survit et s'exprime ; son retour à la campagne est précaire, il ne fait que s'amorcer. Au moins une des raisons en est simple : le conte professionnalisé ne se retrouve guère encore dans l'espace domestique, au coin d'une cuisine ou devant l'âtre comme « dans le temps » mais il s'inscrit plutôt comme spectacle dans le réseau des salles et des maisons de la culture⁵. Deux

rythmes pourtant, deux intentions parmi les conteurs contemporains : il y a ceux qui revendiquent l'économie du show-business et qui s'alignent sur ce mode de prestations et de cachet et ceux qui troquent plus facilement leur sac d'histoires contre un bon repas, un verre de vin et l'œil émerveillé du petit dernier bouche bée qu'on a oublié de coucher.

Entre ville et médias, reflets de notre réalité, l'instauration d'un genre presque à part, forcément nouveau⁶, celui qui oscille entre les « contes urbains » — troquant la forêt ensorcelée contre l'asphalte des ruelles, la rosée du matin contre l'éclat blafard des néons d'enseignes, l'épi tressé contre la cannette de Seven-up⁷ — et entre les « légendes urbaines », ce jeu de rumeurs propagées et amplifiées par le truchement des médias, circulation abracadabrante de faits divers bien sûr authentiques et qu'on retrouve pourtant, le même, d'une ville à une autre, traversant pays et continents en jurant de ses grands dieux que c'est bien là que ça s'est passé. Rôle curieux, amusant, peut-être inquiétant vu leurs pouvoirs, des médias qui ne peuvent à leur tour échapper aux plus vieilles tentations humaines, celles de rapporter une anecdote trop belle pour ne pas la répéter et l'embellir encore en la répétant. Rumeurs et contes font bon ménage, ils partagent la gourmandise du récit et le plaisir de le dire. Le récent



Web, si propice aux propagations, nous réservent sans aucun doute à ce sujet bien des surprises à venir...

La parole conteuse, éphémère ? fragile ?

D'un genre porté disparu, au moins dans sa dimension orale, le conte disions-nous a réapparu ces derniers temps avec une étonnante vigueur en s'ajustant notamment aux nouveaux décors socio-culturels de notre contemporanéité. Retour éphémère, effet de mode ? Il est toujours hardi d'entreprendre une réponse dans la synchronie même de l'événement, sans autre recul que la petite vingtaine d'années que dure le phénomène. Vingt ans, c'est le temps d'une génération, celle qui a réhabilité la pratique du conte est encore là, presque toute, pour le soutenir. Curiosité néanmoins à aller voir s'il y aurait une suite au « renouveau » et si, pompeusement, le conte passerait le cap du millénaire ou resterait en deçà, accompagnant le crépuscule des babyboomers. Réponse prudente, mais je l'oserais optimiste ; il y a, semble-t-il, une relève de 20-30 ans qui prend la chose au sérieux. De jeunes conteuses et conteurs fonceurs, très sûrs déjà de leur parole et dont le répertoire surtout, loin de la nostalgie des blonds princes et fées diaphanes mais sans pour autant les renvoyer du revers de la bouche, savent s'approprier et assumer avec originalité leur modernité en rénovant (sans trahison, je crois) le genre autant dans ses contenus que dans ses formes⁸. Mais, plus rassurant encore, il y a aussi un public de cet âge, sans lequel le plus prolifique des conteurs resterait orphelin. On trouve de ces jeunes-là déposant sujets de maîtrise à l'université sur le conte...

Le plus sûr argument, sans doute, d'une pérennité de la parole contée restera cet insatiable besoin que l'on a à se raconter le monde pour s'y retrouver et le comprendre ; faire récit (ou l'entendre) demeure encore le moyen le plus accessible pour cela⁹ ; une bouche et

la proximité d'une oreille, les outils les plus disponibles. Ce constat est relativement stable : satellites et Internet n'empêchent pas le bavardage des sorties de bureau dans l'autobus de quatre heures (« Alors, le patron, il m'a dit... et moi, je lui ai répondu... ») mémoire déjà transformée (qui donc peut prétendre citer intégralement les mots mêmes du patron ; qui donc n'est pas tenté d'ajuster la réponse qu'on lui a faite, ou qu'on aurait tant aimé lui faire, réalise-t-on trop tard), et qui donc ne succombe pas à l'envie d'ajouter quelques centimètres au poisson qu'on a (presque) pris ? Tenez, d'où vient l'histoire qu'on change bientôt de millénaire ? Vous y croyez, vous ? Ne pas y croire serait s'exclure inutilement ; et prendre ça pour une vraie vérité cochon qui s'en dédit n'est peut-être pas essentiel.

* *Christian-Marie Pons est professeur au département de Lettres et communications à l'Université de Sherbrooke.*

Éléments bibliographiques :

Collectif. *Le conteur en jeu*, actes du colloque, La Maison du Conte de Chevilly-Larue (France), 1995, 224 p.

HINDENOCH, M. *Conter, un art ? propos sur l'art du conter 1990-1995*, Tapage de conteur, La loupiote, L'Aumère Le Poiré sur vie (France), 1997, 160 p.

CALAME-GRIAULE, G., *Le Renouveau du conte / The Revival of Storytelling*, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), Paris, 1991, 450 p.

Notes

* Le contenu de l'article qui suit est largement inspiré par la préparation de tables rondes autour du conte et par la discussion suscitée par la tenue de ces tables. Celles-ci ont eu lieu les 29-30 octobre et 6 novembre 1999, respectivement à Montréal, dans le cadre du *Festival interculturel du conte du Québec*, et à Sherbrooke dans le cadre des *Jours sont contés en Estrie*. En collaboration avec le Festival d'hiver (Bretagne) et grâce au soutien financier du ministère de la Coopération et de la Francophonie (France), ces tables rondes constituent la première étape d'un projet international des « États généraux » du conte qui visent à favoriser la réflexion sur l'émergence du phénomène de l'oralité en fonction des situations particulières dans chaque pays ou région. Le thème général de ces états particuliers du conte au Québec, cette année, se désignait ainsi : « Contemporain, le conte ? ... Il était une fois l'an 2000 ». Une première table était centrée sur la question de l'urbanité et des médias, une seconde sur le Québec et le multiculturalisme, une troisième sur la relève et le conte renouvelé, une quatrième (à Sherbrooke) sur le conte en région. Autour de la table, des conteurs, bien sûr, mais aussi des intervenants intéressés par la question: gens de médias, enseignants, animateurs ou organisateurs d'événements culturels. Cf. <http://www.microtec.net/~videanthf/conte.html>

1. Cf. Calame-Griaule, G. *Le Renouveau du conte / The Revival of Storytelling*, op. cit.
2. À vrai dire, on retrouve des traces organisées de cette oralité dès le milieu des années soixante-dix aux États-Unis et en Europe. Mais elles restent très ponctuelles, prémices pourtant du mouvement plus décisif qui émerge autour de 1980.
3. Une liberté de parole qui ne fait pas toujours le bonheur des institutions en place : la morale de l'histoire peut ne pas avoir la sagesse édifiante qu'on en attendait ; la parole d'un conteur sait retrouver le ton de la revendication, celui de la contestation, de la résistance, mais servir aussi des idéologies pas toujours recommandables (la logique d'un récit est fortement capable de persuasion, certains mouvements sectaires connaissent ce pouvoir).
4. Par exemple, la retransmission de soirées de contes dans le cadre du récent Festival du conte qui eut lieu à Montréal par l'émission « Les décrocheurs d'étoiles » de Radio-Canada.
5. En cela, ce retour du conte repose sur un certain artifice qui le distingue des pratiques plus intégrées d'antan : la pratique récente du conte exige la plupart du temps un dispositif organisationnel de type festival, au moins celui d'une soirée convenue dans un lieu de culture, dûment affiché.
6. Dont les formes sont assez rugueuses souvent pour n'être définitivement pas adressées aux enfants !
7. ... Celle d'André Lemelin.
8. Allusion, par exemple, à Montréal, au dynamisme d'un François Lavallée ou d'un Simon Gauthier, d'un Jean-Marc Massie, d'un Érienne Loranger, d'une Renée Robitaille, ... autour des « dimanches du conte » au « Sergent recruteur », rue Saint-Laurent, et d'André Lemelin. Mélancolie Motte, de Belgique et de passage pendant le festival, illustre avec assurance cette nouvelle génération.
9. On trouve l'idée de cette pérennité tranquille joliment exprimée dans *Conter, un art ?* de Michel Hindenoch (lui-même excellent conteur d'origine alsacienne).

Parcours sans détour

La méthodologie enfin attrayante et accessible pour le secondaire et les études supérieures



**Marie-Chantal Espinasse
Josée Bergeron
Lisette Richer
Marcel Camerlain**

232 pages
21,50 \$ + TPS

1. **La présentation d'un travail**
- Pour un parcours sans fautes
2. **Le plan**
- Pour donner du corps à ses idées
3. **Le résumé**
- Pour des mots qui comptent
4. **Les questions d'examen**
- Pour mieux répondre et mieux réussir
5. **La prise de notes**
- Pour des idées qui restent
6. **La gestion du temps**
- Pour arriver à temps
7. **L'étude**
- Pour réussir son parcours



**Association québécoise
de pédagogie collégiale**

**POUR OBTENIR NOTRE CATALOGUE
ET POUR COMMANDER**

Téléphone : (514) 328-3805

Télocopieur : (514) 328-3824

Courrier électronique : info@aqpc.qc.ca

Site Web : <http://www.aqpc.qc.ca>